

Le Ménestrel (Paris. 1833). 1935/07/19-1935/07/25.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LA SEMAINE MUSICALE

Opéra. — *Pantéa*, poème symphonique en un acte de M. Francisco MALIPIERO. — *Icare*, légende chorégraphique de Serge LIFAR, musique de M. SZYFER.

C'est dans les *Confessions d'un Enfant du Siècle*, qu'Alfred de Musset nous décrit cette génération, pâle et ardente, conçue entre deux batailles, élevée au bruit du canon des guerres impériales et restée étrangement marquée de cette tragique entrée dans le monde. *Pantéa*, composée durant les derniers mois de la grande guerre, est, elle aussi, une enfant née parmi la rumeur des armes et en qui tout se ressent de cette agonique et glorieuse conception. Trois tableaux dits « Hallucinations » : la Montagne inaccessible, le Soleil, la Terreur, et un Épilogue funèbre, nous disent la lutte de l'âme humaine en mal d'une libération vainement poursuivie et que les fatalités d'une implacable Histoire oppriment définitivement. La musique de Francisco Malipiero traduit avec une force saisissante la défaite de tous les espoirs autrefois caressés en une meilleure destinée des hommes. Appréciée du point de vue artistique, elle apparaît aussi passionnée, j'allais dire partielle, qu'un jugement de chambre ardente, de cour martiale, qu'on comprend avec peine la paix revenue. Toutes les issues sont bouchées aux élans de l'humaine créature qui vient se briser contre les barreaux d'une prison sans aurore et qu'enveloppent les spires véhémentes d'une symphonie déchaînée, heurtée, dissonante, mais haussée à un niveau de surprenante magnificence lyrique. Comme elle est nue et seule, cette pauvre créature humaine jouée par les dieux cruels ! Un rayon merveilleux descendu des cintres nous la montre un instant dans la courte illusion d'une lumière conquise et très tôt reperdue. Par intervalle, le chœur chanté intervient dans un mouvement d'une beauté souveraine.

M^{me} Suria Magito est Pantéa. Elle fait accepter, en dépit d'un certain excès de flexuosités et de courbures, la redoutable solitude de son personnage en face d'un univers hostile et mouvant. Elle tient la scène avec une puissance plastique qu'il serait injuste de ne pas saluer.

Serge Lifar nous mime la légende d'Icare, possédé par le furieux désir du vol. C'est sans nulle surprise, croyez-le bien, qu'on aperçoit dans un disque radieux les douze signes du Zodiaque s'approcher de notre globe terraqué, si tenace et si rude a été l'assaut que notre héros a donné au ciel. Sa chute ultime est purement admirable : il s'abat sur une épaule, le bras et la jambe encore tendus et vibrants de la morsure du vent, à l'instar d'un hauban de métal.

Serge Lifar a conçu lui-même les rythmes de cette légende chorégraphique. M. Szyfer les a adroitement orchestrés pour instruments de percussion soutenus par quelques contrebasses à cordes. L'effet est d'un dynamisme rude, sec et mécanique. C'est l'apothéose monotone et obsédante d'un monde purement rythmique, épuré de tout élément mélodique, et construit à l'exemple d'une machine. Le public l'a salué d'applaudissements que Serge Lifar, auteur et interprète, a reçus avec les grâces d'un jeune Dieu lassé par une longue course à travers l'espace.

Roger VINTEUIL.

Le Musée Berlioz à la Côte Saint-André

Une fête a été célébrée l'autre dimanche en l'honneur de Berlioz dans son pays natal, et il s'est passé un fait nouveau et tout à fait extraordinaire : il n'a pas tonné ! Chaque fois, jusqu'ici, qu'avait eu lieu une manifestation publique en l'honneur de l'auteur de *la Damnation de Faust* et du *Requiem*, la foudre était de la partie et ses grondements venaient se mêler aux accords de l'orchestre et les interrompre. Ceux qui étaient à Grenoble en 1903, lors de la célébration de son centenaire, se souviennent bien de la tempête qui éclata dans la nuit et se renouvela pendant toute la journée : la place Victor-Hugo, où l'on devait le matin inaugurer la statue, avait été transformée en un lac ; remise à la fin du jour, la cérémonie ne put avoir lieu davantage, car l'ouragan se déchaîna de nouveau. Feux et



MUSÉE BERLIOZ. — Hall d'entrée.

tonnerres ! — Souvenir plus ancien encore, et qui ne prétend pas à rajeunir celui qui l'a retenu en témoignage direct : en août 1868, sept mois avant sa mort, Berlioz parut pour la dernière fois en public, à l'occasion d'un concours musical, encore à Grenoble : j'ignorais à ce moment qu'il y eût un Berlioz, et je ne le vis pas — ce que je regrette ; mais ce que je me rappelle très bien, c'est la formidable tempête alpestre qui s'abattit le soir sur la ville, servant de fond de décor au dernier acte de la vie d'un maître qui n'a jamais cessé de marcher parmi les orages !

Le dimanche 7 juillet 1935, au contraire, tout était changé : un temps radieux, idéal, régna tout le jour ; un ciel bleu et pur, déjà du midi, resplendissait sur la Côte Saint-André et ses coteaux qui dévalent vers le Rhône, s'accordant à merveille avec les paroles rassérénées prononcées dans une ville où l'homme qu'on y célébrait n'a pas toujours entendu un tel concert de louanges. Ce changement dans les dispositions des éléments a quelque chose de symbolique : il signifie que, dans la postérité commencée pour lui, Berlioz a trouvé enfin son asile définitif dans le calme des élus. Il était temps, car il a fait d'abord un assez long purgatoire !

Il s'agissait d'inaugurer le Musée Berlioz ouvert dans sa maison natale. Ce n'avait pas été chose facile que de faire réussir une telle entreprise. Nous ne voulons pas insister sur les peines que s'y sont données ceux qui en furent les initiateurs. Depuis longtemps, un groupe d'habitants de la Côte Saint-André en avait formé le projet. Il fallait d'abord acheter l'immeuble, sorti de la famille depuis trois quarts de siècle, et où pendant un temps au moins égal les générations s'étaient succédé. Une association des « Amis de Berlioz » fut constituée, ayant pour principal animateur le petit-fils d'un des camarades d'enfance d'Hector, A. Charbonnel, cité dans les *Mémoires* : ce petit-fils, resté fidèle au pays, comme à ses propres traditions de famille, a réuni autour de lui ces « Amis », qu'il préside, et il doit être cité comme le principal responsable du succès de la journée d'hier. Il eut la chance d'être secondé par le concours d'une femme généreuse, M^{me} Dumien, qui fournit